

À PARTIR DE RIEN L'INCONSCIENT CRÉATEUR

Christian Fierens

Les progrès dans la psychanalyse ou la psychothérapie en général vont presque systématiquement de pair avec le développement d'une créativité. C'est un fait : toute vraie avancée thérapeutique mène à la création. Fort de ce constat, le praticien est enclin à supposer la proposition inverse : toute création mène à une avancée thérapeutique. Et le voilà muni d'un outil thérapeutique nouveau : création-thérapie, art-thérapie, etc. Nous pourrions alors conseiller le traitement adéquat pour supprimer ou alléger les symptômes et le thérapeute se changerait ainsi en conseiller en création : « créez », « faites de l'art ». Ces conseils à visée thérapeutique butent à peu près toujours sur la résistance et un échec. C'est un fait : le patient reste presque systématiquement un patient, même s'il fait quelques efforts pour obéir à l'injonction ou à la promotion artistique.

La suggestion de création comporte en elle-même le même paradoxe que « soyez spontanés ».

Le b a ba de la psychanalyse implique justement d'abandonner systématiquement toute suggestion et, en premier lieu, la suggestion de spontanéité, de liberté et de création : évitons de pousser les futurs analysants vers la création. Freud avait d'emblée abandonné la suggestion comme principe de traitement. Mais pas l'hypnose. Au contraire, l'analysant est invité à donner toute sa place à ce qui se passe dans l'état hypnotique qu'est le

sommeil, à donner toute la place aux rêves et autres formations similaires. Autant l'analyste n'est pas suggestionneur, autant devrait-il être hypnotiseur. Hypnotiseur, mais hypnotiseur sans suggestions. Car l'hypnose — entendons-la comme état proche du rêve — introduit dans la voie royale qui conduit, dit Freud, à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique. À la connaissance? Oui, nous connaissons tous cette connaissance de l'inconscient en laquelle consistent les interprétations qui insèrent les rêves, les symptômes et autres formations de l'inconscient dans un réseau d'explications. Elles n'aboutissent jamais à la vérité, même avec tous les forçages pour les insérer dans des schémas appris.

Avec cette connaissance, nous voici confrontés à un deuxième échec, non plus l'échec du conseil thérapeutique de créer, mais l'échec de l'interprétation, de l'explication qui ne change rien aux symptômes du patient. Le praticien pourra alors se rabattre sur un mixte des deux, mi-explicatif, mi-conseilleur, expliquant pour argumenter ses conseils ou conseillant pour alimenter son explication. Bref, il tourne en rond et espère en vain que le « réel », le hasard ou quelque pouvoir magique les sortiront lui et son patient de ce cercle infernal.

Tant que l'on n'aura pas compris la structure de cet infernal circuit, il est absolument impossible d'en sortir. C'est désespéré.

La pratique du circuit de la connaissance à visée thérapeutique présuppose un savoir et un faire, le savoir est supposé au thérapeute (il apparaît comme le sujet supposé savoir) et le faire est confié au patient : de patient passif, il devrait devenir actif en suivant les conseils d'un bon conseiller. Or, la plongée dans cet état d'hypnose, la plongée dans un état où l'inconscient peut prendre sa place, cette plongée inhérente à l'analyse et que vise la pratique de l'association libre, contredit radicalement tant le savoir ordinaire que le faire présupposé dans l'intention thérapeutique. *Primo*, l'inconscient est incompatible avec le savoir ordinaire. *Secundo*, le faire de l'inconscient n'est jamais programmé. Le chemin est donc barré, impossible, inaccessible tant du côté théorique, du savoir, que du côté pratique, du faire.

Du côté du non-savoir, posons l'inconscient. Du côté du faire, posons la création. D'où mon titre : l'inconscient créateur.

1. LE FONCTIONNEMENT DE L'INCONSCIENT VERS LA CRÉATION

1. Du côté du savoir et du non-savoir.

Après l'analyse d'une multitude de rêves, à la fin du chapitre 6 de la *Traumdeutung*, Freud constate que l'inconscient « ne pense, ne calcule, ne juge absolument pas¹ ». Que reste-t-il du savoir si nous soustrayons toute pensée, tout calcul et tout jugement ? Il ne reste absolument rien². L'inconscient est précisément *unbewusst*, le « non-su ». Et toute insistance à le rendre savoir se heurte à un « je n'en veux rien savoir ». Si l'inconscient est en décalage complet par rapport au savoir qui implique pensées, calculs et jugements, il doit fonctionner du côté du faire.

2. Du côté du faire

Après avoir précisé que l'inconscient ne pense, ne calcule et ne juge absolument pas, Freud nous dit ce qu'il fait : il transforme ou il invente une nouvelle forme.

Pour penser cette « nouvelle forme », nous sommes cependant toujours encombrés par nos schémas, nos programmes, nos idéaux et tout ce qui pourrait servir de guide pour imaginer ce que fait et doit faire l'inconscient dans son fonctionnement essentiel. Nous sommes encombrés par les indications que nous pourrions trouver soit du côté de Freud (et de son principe de plaisir), soit du côté de Lacan (et de ses techniques topologiques), soit du côté de notre analyste (et des suggestions qu'il pourrait ou devrait nous faire). Je schématise ainsi trois encombrements qui paraissent nous

1. Sigmund Freud, *L'interprétation du rêve*, in *Œuvres complètes tome IV*, Paris, PUF, 2003, p. 558.

2. Nous devons bien reconnaître la présence des expressions : « des pensées inconscientes », des « calculs inconscients » et des « jugements inconscients ». Les « pensées inconscientes » constituent la matière même du rêve. Mais avec Freud, nous devons reconnaître que lesdites « pensées inconscientes » sont en fait les pensées circulant dans le rêve, que ces pensées sont toujours des pensées normales (c'est-à-dire conscientes ou préconscientes) et qu'elles sont travaillées par l'inconscient. Les « calculs inconscients » sont traités explicitement dans une section du chapitre 6. Ce sont bien des chiffres et des dates, qui sont manipulés par le travail de l'inconscient, mais ce sont de pseudo-calculs. Enfin, le rêve princeps de l'injection faite à Irma se présente bien comme un jugement, à savoir un acquittement : « Le rêve m'acquitte de la responsabilité de l'état de santé d'Irma ». Mais ce jugement se détruit lui-même par l'opposition des arguments soutenant le jugement. Le plaidoyer de ce rêve « rappelle vivement la défense de l'homme qui était accusé par son voisin de lui avoir rendu un chaudron en mauvais état. Premièrement, il l'avait rapporté intact, deuxièmement, le chaudron était déjà troué lorsqu'il l'a emprunté, troisièmement il n'a jamais emprunté de chaudron à son voisin » (*Ibid.* p. 154-155).

donner des indications sur le faire de l'inconscient, mais qui ne sont que des bouche-trous nous empêchant de saisir fondamentalement le faire de l'inconscient ou son fonctionnement.

Du côté de Freud, que doit faire l'inconscient du nourrisson lorsqu'il a faim? Créer une nouvelle forme du sein, halluciner le sein. Et voilà le fonctionnement de l'inconscient réduit à la création de cette perception du sein, ce serait tout simplement le processus primaire tout entier focalisé vers l'identité de perception. On pourrait imaginer la création d'une œuvre d'art selon ce schéma et promouvoir l'expression des besoins de l'inconscient comme mise en image des besoins.

Du côté de Lacan, on pourrait tenter de comprendre la nouvelle forme inventée par l'inconscient comme l'application des schémas, mathèmes et topologie. L'inconscient inventerait ainsi en suivant les figures esquissées dans la topologie pour le guider vers ce qu'il doit faire. La théorie viendrait ainsi au secours des embarras de la pratique de l'inconscient. Et l'on connaît les nombreuses créations d'art qui se fondent apparemment sur une telle topologie.

Du côté de l'analyste, on serait tenté de lui faire confiance comme supposé savoir y faire avec l'inconscient. Il serait l'expert, l'expert aimé dont il faudrait suivre les directives — la direction de la cure — pour savoir y faire avec l'inconscient. On connaît les répliques imputant au patient de résister au traitement lorsqu'il ne suit pas les directives thérapeutiques comme il faudrait.

Or, l'inconscient ne pense pas selon le principe de plaisir (malgré ce que l'on peut prêter à Freud), l'inconscient ne calcule pas selon une technique de mathèmes (éventuellement empruntés à Lacan), l'inconscient ne juge absolument pas en suivant la soi-disant expertise attribuée à un analyste supposé savoir.

Car l'inconscient n'en fait qu'à sa tête... s'il en avait une. Acéphale, mais têtu, il ne suit que son propre chemin sans se laisser fléchir par quelque puissance extérieure.

3. L'impératif catégorique ou l'approche essentielle de l'inconscient

C'est l'inconscient qui commande la cure aussi bien que le symptôme. C'est lui l'impératif par excellence. Pas Freud, pas Lacan, pas l'analyste. Et c'est un impératif qui ne se laisse fléchir par aucune circonstance atté-

nuante, par aucune hypothèse secondaire ; c'est bien pourquoi on doit dire que l'inconscient se présente et agit en tant qu'impératif catégorique : c'est lui le chef (impératif) et il ne se laisse pas influencer (il est catégorique).

L'expression « impératif catégorique » a certes l'odeur surannée et obsolète du philosophe de Königsberg. Mais l'impératif catégorique est quelque chose de beaucoup plus puissant que cette image flétrie d'une morale démodée. Nous rencontrons régulièrement cette chose « impératif catégorique » dans n'importe quelle addiction et dans n'importe quel symptôme en général. Addiction ou symptôme, cela s'impose et c'est ça qui fait la loi, qu'on le veuille ou non : c'est impératif. Vous essayez de contrôler l'addiction ou de supprimer le symptôme : c'est non, catégoriquement non. Le caractère fondamental de l'inconscient comme impératif catégorique est toujours accessible : nous voyons qu'il insiste, résiste, persiste contre vents et marées.

Pour tenir pleinement compte de ce qu'est l'inconscient sans concessions, c'est-à-dire en tant qu'il est l'impératif catégorique, il est utile de suivre l'analyse de l'impératif catégorique par Kant dans la morale ou l'éthique de sa *Critique de la raison pratique*. Nous pourrions alors mieux comprendre le statut fondamental de l'inconscient, à savoir comment il est éthique.

Pour respecter ce caractère catégorique et impératif de l'inconscient, nous devons d'abord écarter tous les tenants et aboutissants qui tenteraient de le détourner :

- L'inconscient ne se laisse pas détourner par la recherche du plaisir et c'est la découverte fondamentale de l'*au-delà du principe de plaisir* ; l'inconscient ne suit pas les directives du principe de plaisir.
- L'inconscient ne se laisse pas davantage assujettir, assagir, astiquer, astreindre, asservir ou aliéner par les considérations portant sur l'efficacité ou la réalité concrète autour de lui ; l'inconscient ne suit pas les directives du *principe de réalité*.

Si l'inconscient ne suit ni le principe de plaisir ni le principe de réalité, il nous faudra bien invoquer un troisième principe au-delà du principe de plaisir et du principe de réalité, ce que j'ai appelé le « principe de jouissance³ », quitte à le préciser ensuite comme un principe anti-principe.

Dès que nous essayons d'expliquer l'inconscient par ses conditions de

3. Christian Fierens, *Le principe de jouissance — Critique de la raison pratique (Kant) — Kant avec Sade (Lacan)*, Louvain-la-Neuve, EME, 2020.

plaisir ou de réalité, nous dérapons et perdons complètement sa trace. L'inconscient ne fonctionne pas selon le plaisir, selon la réalité, ou encore un grand Autre, qui peut prendre bien des figures : papa, maman, Freud, Lacan ou l'analyste. Aucune figure de grand Autre ne nous donnera accès à l'inconscient. Pour saisir l'inconscient dans sa dimension radicale d'impératif catégorique, nous devons balayer et nous débarrasser complètement de toute matière donnée, qu'elle soit du plaisir, de la réalité ou du grand Autre. Inventer le rien absolu, autrement dit inventer l'objet a de Lacan dans toute sa radicalité. C'est seulement à partir de ce rien absolu qu'il est possible de respecter le caractère impératif catégorique, qui dit le statut fondamentalement éthique de l'inconscient. Et c'est seulement à partir de ce rien absolu que l'on peut comprendre la création comme la propriété essentielle de l'inconscient.

2. LA LIBERTÉ DE L'INCONSCIENT

Ainsi détaché de tout ce qui pourrait le diriger tant du côté du plaisir que du côté de la réalité, on pourrait penser que l'inconscient — n'en faisant qu'à sa tête, s'il en avait une — commencerait à s'engager dans une voie infinie de caprices. Voilà une façon courante de penser la liberté en général et plus particulièrement la liberté de l'inconscient. L'analyse qui viserait à libérer les freins du refoulement serait-elle dangereuse dans ses conséquences ? Les pulsions débridées sexuelles et meurtrières auraient-elles le champ libre pour l'orgie et la dévastation ? La question est posée par Freud dans les toutes dernières pages de la *Traumdeutung*. Notamment avec cette histoire du sujet d'un empereur romain, qui avait rêvé qu'il assassinait l'empereur. Le rêve comme le parangon du dévoilement de l'inconscient mettrait à jour — dans le savoir — une pulsion de meurtre, qui — dans le faire et dans la réalité — pourrait s'avérer catastrophique pour l'empereur. On penserait donc qu'il faudrait être extrêmement prudent avant d'ouvrir la boîte de Pandore de l'inconscient. On dit que l'empereur fit tout simplement exécuter le rêveur.

Freud n'est pas d'accord avec cette solution radicale pour deux raisons : *primo*, on ne sait pas si ce rêve veut dire pulsion meurtrière (on ne sait pas l'inconscient), *secundo*, il n'est pas dit du tout que la pulsion meurtrière conduit à un faire pratico-pratique (l'inconscient n'est pas un *faire* qui accomplit un programme). Le conseil de Freud est de « libérer » (*freigeben*) le rêve, ce qui veut dire aussi libérer l'inconscient de toutes ces conceptions qui le réduisent à un savoir ou à un faire programmé ou programmable.

Pour être impératif catégorique, l'inconscient ne peut partir ni d'une recherche de plaisir (toujours conditionnée et hypothétique), ni d'une réalité (jamais catégorique), ni d'un personnage de grand Autre, père, mère ou Dieu, dont il serait serf et servant. L'inconscient ne part jamais d'une matière donnée, il ne peut faire autrement que de partir de rien ; c'est sa liberté et c'est ainsi seulement qu'il peut être par excellence invention d'une nouvelle forme.

On pourra ainsi expliciter l'impératif catégorique de l'inconscient par les trois formules modifiées de l'impératif catégorique kantien, non par l'une ou l'autre, mais par l'articulation des trois. *Primo*, « agis de telle sorte que tu tiennes toujours compte de l'inconscient, qui vaut toujours bien plus que les règlements et directives particulières et qui vaut donc comme la Loi universelle par excellence », plus forte que toutes les lois y compris les lois divines. *Secundo*, « agis toujours en respectant la structure de l'inconscient chez toi et chez toute personne que tu rencontres ». *Tertio*, « laisse agir l'inconscient en toute liberté, car c'est à partir de cette liberté que se crée toute nouvelle forme ».

Mais qu'est-ce que la création ?

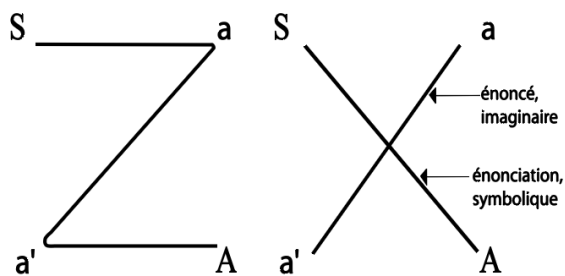
3. LA CRÉATION DÉLIRANTE

Dans son étude sur Schreber, Freud situe la psychose dans le cadre du refoulement. Le refoulement original consiste dans la psychose à retirer tout investissement libidinal au monde extérieur. La réalité extérieure n'existe plus pour ledit psychotique (perte de la réalité). Le retour du refoulé consiste en la construction d'une nouvelle réalité (le délire). Le monde est détruit dans le premier temps de la psychose ; dans le second temps, le paranoïaque reconstruit un autre monde, une autre réalité dans son délire⁴. Les choses les plus évidentes dans la psychose — les formations délirantes — sont ainsi des tentatives de guérison et de véritables créations sur la base d'une chose moins évidente, la destruction de la réalité. En un premier temps : la perte de la réalité. En un deuxième temps : la création d'une nouvelle réalité, le délire.

4. Le paranoïaque réédifie le monde, « pas plus splendide certes, mais du moins tel qu'il puisse de nouveau y vivre. Il l'édifie par le travail de son délire. Ce que nous tenons pour la production de la maladie, la formation délirante, est en réalité la tentative de guérison, la reconstruction » (Sigmund Freud, « Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa », dans *Œuvres complètes tome X*, Paris, PUF, 1993, p. 293-294).

Ce que crée l'inconscient créateur est-ce — fondamentalement et en sa structure — une formation délirante?

La question de la création chez Schreber est située par Lacan dans l'optique de « la création continuée de Malebranche⁵ ». Elle est explicitée par le schéma L : tout dépend de ce qui se joue au lieu de l'Autre (pour la névrose et pour la psychose)⁶.



L'Autre est le lieu de la création. Mais comment comprendre ce lieu? Ou encore comment saisir la source de la création, alors que tout semble se jouer sur deux axes infinis, l'axe imaginaire de l'énoncé et l'axe symbolique de l'énonciation?

Le plus simple *semblerait* ici de fixer les points du schéma L par des supports qui permettent de nous situer et de savoir concrètement de quoi on parle. Ainsi commençons par l'axe imaginaire a-a' : l'objet noté a (qui n'est pas l'objet a!) peut être fixé par le premier objet qui se présente à l'enfant, l'objet primordial = la Mère; le moi noté a', parce qu'il est essentiellement le reflet de ces objets peut être fixé par l'idéal du moi. Du côté de l'axe symbolique, A ou le grand Autre sera fixé par le Père, plus précisément par le Nom-du-Père; S ou le Sujet sera fixé par le phallus.

Selon la théorie lacanienne de la fin des années 1950, la psychose se caractérise par la forclusion du Nom-du-Père, qui vaut comme signifiant-balise stabilisant le fonctionnement du symbolique. La psychose ne se caractérise pas par l'absence de grand Autre ou l'absence de symbolique, mais bien par l'absence du Nom-du-Père qui supporte et qui permet de soutenir de

5. Jacques Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 563.

6. *Ibid.* p. 549.

façon stable le lieu du grand Autre. Pensons donc au Nom-du-Père comme le balisage d'un lieu, qui sans ce balisage resterait comme un terrain vague, un lieu ouvert pour tout et n'importe quoi dans le désordre. La forclusion du Nom-du-Père ou l'absence de ce balisage du lieu de l'Autre induit automatiquement un effort pour suppléer à cette absence. Pourquoi? Parce que la structure de la création s'impose nécessairement : le schéma L est toujours de mise et insiste. Pour suppléer à cette absence de bornage au lieu de l'Autre, une solution s'imposerait : avoir recours au support le plus proche, au bornage du point voisin, au bornage du moi, à savoir avoir recours à l'idéal du moi. C'est, selon Lacan, ce qui se joue dans la création proprement psychotique : c'est le schéma I', autrement dit le schéma où I, l'idéal du moi, vient suppléer à l'absence du bornage du grand Autre par le Nom-du-Père.

Voilà le schéma de toute création *déliquante*.

Le schéma de toute création *déliquante* ne se réduit pas à la nosologie psychiatrique.

On connaît le mot de Nietzsche « Dieu est mort »⁸. Autrement dit, le Dieu qui soutenait le lieu du grand Autre, le Dieu de la tradition chrétienne est mort non seulement en la personne du Christ, mais encore il vide le lieu du grand Autre au dix-neuvième siècle, avant et après.

La mort de Dieu ne fait pourtant pas disparaître le lieu du grand Autre pour autant. Car, l'intégralité du schéma L continue à fonctionner de toute façon. Le lieu du grand Autre ainsi vidé fait alors appel à l'idéal du moi pour combler le vide. Autrement dit, l'idéal du moi remplace aisément Dieu et nous assistons à l'efflorescence de tous les idéalismes possibles : socialisme, communisme, capitalisme, écologisme, altermondialisme, etc. Le Nom-du-Père est peut-être mort, mais les candidats à la succession se pressent au portillon à partir du moi et de son idéal. Les idéalismes ont exactement la même structure que la création déliquante. C'est la même chose qu'une création déliquante.

4. L'INCONSCIENT À PARTIR DE RIEN

Avons-nous saisi dans ces diverses formations et créations déliquantes la

7. *Ibid.* p. 571.

8. Voir ici Martin Heidegger, « Le Mot de Nietzsche "Dieu est mort" », dans *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, NRF Gallimard, 1962, p. 173 et suivantes.

structure même de la *création inconsciente*? Certes, toutes ces créations s'appuient sur le schéma L et plus spécifiquement sur la place du grand Autre et, *in fine*, sur l'inconscient. Pourtant, en tant que délirantes, elles s'appuient plus sur les supports *imaginaires* de ce schéma L (le schéma R); elle ne mettent en jeu le schéma L que par personnes interposées, la personne de Dieu, la personne du Nom-du-Père, la personne de l'idéal du moi, etc.

Autrement dit, Dieu n'est pas mort du tout; il a simplement été remplacé par un successeur. Comme on dit, Louis 1er, Louis II, III, Louis XIV, nous avons la succession Dieu 1er, Dieu II, Dieu III, Dieu XIV, etc. Et c'est un tel Dieu, numéro untel, que nous essayons de convoquer, lorsque nous encourageons nos patients à créer et les engageons dans l'idéal d'une création-thérapie, qui a la structure d'une création délirante. Nous ne faisons alors que mimer le mythe de la création divine : vous serez comme des dieux. De là à se prendre pour des dieux, il n'y a qu'un pas, un pas à côté du juste sillon, un pas délirant.

Or le modèle divin ne saurait rendre compte de l'impératif catégorique propre à l'inconscient créateur. Dans sa liberté, l'inconscient ne s'appuie sur aucun modèle et sur aucun idéal et surtout pas l'idéal divin.

Le psychanalyste soutiendra radicalement le vide absolu du lieu du grand Autre, l'absence de toute matière qui pourrait donner des indications, des orientations qui restent toujours idéalistes, autrement dit qui sont des substituts du Dieu mort qui a vidé les lieux. C'est la fonction de l'analyste de tenir le lieu vide et c'est toute l'importance de l'objet *a*, seule invention de Lacan et en même temps seul point de départ de toute invention et de toute création.

Comment comprendre cet objet *a*, point de départ de la véritable création, c'est-à-dire de la création non délirante?

L'objet *a* est toujours le passage de quelque chose à rien.

Ainsi l'objet oral (du côté de la mère) qui était supposé apporter la satisfaction (c'est quelque chose) s'avère irrémédiablement perdu et même n'ayant jamais existé (c'est rien). L'objet anal apporte, semble-t-il, une matière (c'est quelque chose), la matière fécale; mais cette matière oppose en elle-même deux vecteurs qui s'annulent, l'amour-haine (il reste rien). L'objet scopique part bien des choses évidentes (c'est quelque chose), mais il efface toutes ces choses pour ne laisser que l'espace vide du regard (c'est rien). Enfin, l'objet vocal apporte bien la résonance des choses (c'est quelque

chose), mais plus fondamentalement il est ce qui contredit les conditions mêmes de l'expérience : il n'y aura donc pas d'expérience telle que nous l'attendons (c'est rien).

Cette dernière forme du rien annihile tous les possibles que nous attendions, tous les chemins tracés, toutes les topologies et tous les supports que nous tenions sous le coude en cas de besoin. C'est seulement à partir de cette dernière face de l'objet *a* que l'inconscient trouve une place pour créer et inventer à nouveaux frais.

Pour créer, je dois faire le vide au lieu du grand Autre, je dois tuer Dieu, tuer le père, tuer la mère. Mais cela ne sert qu'un propos délirant, si je le remplace par un idéal du moi, quelle qu'en soit la valorisation sur le marché des idées.

Faire le vide au lieu du grand Autre, barrer le grand Autre pour y trouver toute la puissance du signifiant ; S de grand A barré, le signifiant du grand Autre barré n'a plus aucun signifié (et surtout pas un idéal, fût-il l'idéal de la création-thérapie). Il ne faut pas dire que Dieu est mort et qu'il faut le remplacer. Au contraire : rien. Place vide pour la création de l'inconscient. Réanimation du schéma L en deçà du schéma R, car ce dernier n'est qu'un soutien pour le véritable schéma de la création à partir du lieu dévasté de l'Autre. Or, ce soutien — le Nom-du-Père — défaille dans la psychose. Mais cette défaillance repose la question de la création au sein même du processus psychotique en deçà de tous les supports et de tout délire.

À partir de là, on perçoit qu'il faut se débarrasser de tous les candidats-supports, de tous les sujets, de tous les points d'appui qui servent à épingler et à immobiliser le schéma L — le schéma de la création. La véritable créativité desdits « psychotiques » relève ainsi fondamentalement non pas de leur délire (schéma R et schéma I), mais de ce qui est sous-jacent, à savoir le schéma L.

Pour faire fonctionner le schéma L et laisser jouer l'inconscient, on ne peut partir que de ce qui se joue au *pur* lieu du grand Autre, pur lieu c'est-à-dire sans occupant. C'est ce qui se joue dans la jouissance⁹.

Pour créer, on ne partira jamais du sujet (artiste, psychotique, névrosé ou pervers), mais de la mort du sujet, de la pulsion de mort, de la mise en question du sujet. « Qui suis-je ? », la question ne se pose qu'à partir du

9. La création apparaît ainsi au cœur de la jouissance en général même si cette dernière apparaît souvent comme dégénérée, dégradée, en tant qu'elle est accrochée — dans la pratique et dans la théorie — à des objets, des substances, des personnes, qui devraient en fait vider le lieu du grand Autre.

rien radical, à partir de la voix, de l'objet vocal qui « vocifère que "l'univers est un défaut dans la pureté du Non-Être". Et ceci non sans raison, car à se garder, cette place fait languir l'Être lui-même. Elle s'appelle la Jouissance, et c'est elle dont le défaut rendrait vain l'univers¹⁰ ». C'est tout l'enjeu créateur du schéma L qui doit impérativement être compris à partir du rien radical à la place du grand Autre : le fonctionnement du principe de jouissance¹¹ c'est la véritable création, en deçà de toute création délirante.

CONCLUSION

L'œuvre de Freddy Tsimba sculpteur forgeron de Kinshasa est présentée actuellement au Musée d'Afrique de Tervuren. D'immenses statues humaines, fers forgés et perforés — des femmes enceintes — sont formés de milliers de douilles rassemblées sur des lieux de carnage atroce en Afrique centrale : rien de la mort pour une nouvelle forme, une nouvelle naissance.

Au milieu de l'exposition, deux textes de Freddy Tsimba racontent comment la mort lui est apparue par deux fois ; la première fois, la mort lui apparaît comme une femme sensuelle, séduisante, charnelle, la putain ; la deuxième fois, la même mort ricane et dénigre la portée politique et idéaliste de l'artiste : l'idéal de l'artiste qui prétendrait dénoncer les atrocités de la guerre est bien ridicule par rapport aux usines qui continuent à produire ces armes de mort par milliards.

Reste l'œuvre nue.

10. Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, op. cit. p. 819.

11. Voir Christian Fierens, *Le principe de jouissance*, op. cit. p. 174 et suivantes.

DISCUSSION

ANTOINE MASSON — Je remercie Christian de cet exposé, mais ma tâche n'est vraiment pas facile ! Ma première difficulté pour discuter ce texte intitulé *À partir de rien, l'inconscient créateur*, c'est que je dois éviter un nombre incalculable d'écueils : je ne dois pas faire des questions trop délirantes, essayant de restituer quelque chose qui n'existe pas dont je manquerais, je ne dois pas être trop meurtrier dans un débridement de choses qui viendrait casser la finesse de cet exposé, je ne dois pas non plus être trop défensif puisque la voie du savoir pré-donné est barrée, la voie du faire prescrit, fut-ce aussi savant que la topologie lacanienne, est tout aussi barrée ! Donc je dois me prononcer à partir du dire de Christian Fierens, et poser ma question, si possible sans suggestion, pour vous mettre dans un état où vous ne savez plus très bien ce qui se passe, pour que quelque chose puisse se former sans que je ne vous suggère trop de choses, parce que même si l'exposé de Christian Fierens est une œuvre, est-ce que c'est possible de l'interroger ? Je reprends là la conclusion de l'exposé de Christian qui nous présente l'œuvre de Tsimba et qui, en fait, ne l'interroge guère, nous dit simplement quelques éléments du dire de Tsimba, et puis nous dit : « Voilà, c'est l'œuvre pure, et c'est la ponctuation ! » Est-ce que je ne vais pas détruire quelque chose de cette ponctuation, si j'essaie d'interroger ?

La deuxième difficulté pour poser ma question, difficulté et en même temps salut, c'est que les trois exposés – je vais un peu anticiper – traversent les mêmes enjeux, mélangent les mêmes ingrédients et essaient d'en faire quelque chose à chaque fois original. Donc les exposés ne sont pas du tout les mêmes mais travaillent les différents arguments.

Ce qui m'est venu ce matin en me levant, c'est une invention plus ou moins délirante mais j'espère plus ou moins opérante. Je pense que vous connaissez tous le schéma, la sorte de table, autour des différentes opérations du manque - castration, frustration, privation - avec l'agent et l'objet. J'ai essayé de faire une table semblable, en remettant d'autres éléments, pour essayer de me repérer. Et me suis dit, ce qui opère ici, et il me semble que les trois exposés posent cette hypothèse tout à fait riche, ce qui opère, c'est le principe de jouissance.

La première ligne serait le principe de jouissance qui opère comme un bordage, ou une reconstruction, à partir d'un agent qui aurait perdu la

réalité, ou perdu la fonction du Nom-du-Père et qui produit la création délirante, le délire, la création psychotique. A la deuxième ligne, me suis-je dit, le principe de jouissance opère comme impossible, comme réel. Et là ce serait une question à Christian Fierens : est-ce qu'il peut nous expliquer quand il dit que le principe de jouissance est un principe de non-principe ? Et là, comme agent, il me semble que Christian Fierens nous met quelque chose d'aucune matière donnée, qui est vide, qui est l'objet a, qui est l'inconscient, et ce que ça produit, alors, serait une œuvre qui se délivre « sous hypnose et sans suggestion » et avec cette hypothèse même que le rêve serait peut-être quelque chose comme une œuvre éphémère, où se manifeste quelque chose de nous hors de nous dont on peut se réapproprier. Et à la dernière ligne, je mettrais l'opération de jouissance comme le débridement, l'orgie, l'apocalypse, à partir d'un criminel qui incarne le grand Autre et qui livre alors la destruction. Voilà ! J'avais eu besoin de cela pour me repérer ! A partir de là, je vais essayer de poser mes quelques questions.

J'avais une question plus précise par rapport à la topologie : je suis tout à fait d'accord avec Christian Fierens que la topologie ne peut pas être une sorte de boîte à outil pour faire une œuvre mais, moi, ce qui m'a vraiment frappé, c'est qu'un poète comme Salah Stétié quand il dit qu'il crée un poème, c'est d'abord des doigts aveugles contre une matière aveugle, ensuite il y a une sorte de rythme comme de la matière, comme des jeux de la gamme, et progressivement se dégage la figure par la lecture, et l'artiste est d'abord un lecteur. Et au bout du compte ce qu'il dit, c'est que créer un poème, c'est comme saisir par le sens extérieur une réalité intérieure en formation. Et puis il dit, mais ça, c'est vraiment un truc bizarre que j'ai trouvé, comment c'est possible ? Il dit qu'alors, c'est peut-être là qu'on se rend compte que l'intérieur et l'extérieur ne sont peut-être que symbolique projection l'une de l'autre. Et ce qui me semble-là intéressant, c'est qu'il retrouve quelque chose où d'une certaine façon la topologie en donne la structure - mais évidemment ce n'est pas la topologie qui va faire l'œuvre - mais c'est un peu ma première question, celle du rapport entre l'œuvre et la topologie.

Une autre question par rapport au ratage de l'œuvre, je pense à Jean-Pierre Bigeaut qui commente le double crime de l'abbé d'Uruffe et dit que le crime, ça commence par un auteur, mais qui rate son œuvre parce que pour faire une œuvre, il faut que ce qui est produit reste dans une sorte de distance dialectique pour qu'on y retrouve quelque chose de soi

sans s'y confondre et que l'œuvre nous laisse dans une certaine liberté, et que l'œuvre puisse se détacher. Or dans le crime, on s'abîme, au sens vraiment de l'abîme, dans le crime, où l'œuvre disparaît en elle-même par trop. Est-ce cela que Christian Fierens avait repéré dans son exposé comme le péril du déchaînement ? Mais il faut garder cette dimension de l'impossible et du vide radical, pour que ça fasse œuvre, et pas ce déchaînement.

Les deux autres questions plus précises, c'est si Christian Fierens peut nous dire un peu plus sur le principe anti-principe comme principe de la jouissance. Également, par rapport aux trois formules de l'impératif catégorique repris à la sauce de l'inconscient, Christian pourrait-il nous donner quelques éléments sur le deuxième impératif, le plus difficile à saisir, qui est de respecter la structure de l'inconscient. Que veut dire ce « respecter la structure de l'inconscient » ?

CHRISTIAN FIERENS — Merci beaucoup Antoine pour cette écoute, cette lecture, c'est naturellement toujours un plaisir d'entendre qu'on a été entendu ! Que ce n'est pas tombé dans le vide, ni dans une espèce de généralité molle où ne s'y retrouve plus !

Je vais entamer tout de suite les questions. La première porte sur la topologie. Dans ce que tu as dit, évoquant ce poète où le poème se fait plutôt qu'il n'est fait, je pense que c'est très suggestif de ce que doit être la topologie, la vraie topologie en psychanalyse : pas une topologie de figures apprises, où les manuels de topologie ne servent en gros à rien, enfin on peut en rediscuter après, mais c'est très précis ce que tu as dit, de quelque chose qui se forme dans les sens externes pour finalement rejoindre quelque chose d'intérieur, et où on trouve quelque chose qui est en formation. C'est vraiment très clair !

A. M. — L'élément qu'il dit et qui est encore plus clair, c'est qu'il dit que ça ne peut fonctionner que si le poème garde toujours inéluctablement ses racines d'ombre, qui d'ailleurs ne font que proliférer.

CH. F. — C'est ça ! dans ce que tu expliques, on voit très bien que ce n'est pas le poète qui se met à dire, « je vais produire un poème », c'est le poème qui se produit ! On reçoit le poème, tout en gardant ce caractère à proprement parler d'un faire ! Ça illustre ce que doit être la topologie, car la topologie pour Lacan, il faut tenir compte de ce qu'il fait dans le Séminaire XXIII sur *Le Sinthome*, où ce qui se joue n'est pas du tout une topologie de la psychose ou de Mr Joyce, etc. Joyce n'a de place que parce qu'il y a cette élaboration des questions à même le séminaire de

Lacan et à même l'œuvre de Joyce. Ce n'est pas du tout une illustration, c'est un faire continu. Celui qui se dira : « Ça a été fait, maintenant nous avons la topologie donnée par Lacan », je pense qu'il est tout à fait à côté de la plaque. Je pense que ce que tu as repris du côté de ce poème-lecture en train de se faire est tout à fait juste, dans le sens que ça illustre bien de quoi il s'agit à la fois dans la topologie, à la fois dans le mouvement de l'inconscient, et dans ce qui se joue aussi dans une analyse, parce que ce sont ces moments-là qui sont précieux.

La deuxième question bien-sûr, c'est la question du déchaînement, avec le péril du déchaînement, et la question du crime qui est là posée de façon radicale. Et il ne faut pas reculer devant ça parce que si on recule devant ça, tant pour la création que pour l'analyse, on manque les choses principales.

A M. — Et reculer c'est faire le jeu du crime !

CH. F. — Du crime dans son sens le plus obscène ! Pas dans le sens du jaillement de quelque chose de nouveau. Donc ce que tu disais me paraît tout à fait juste, il faut garder cette dimension de l'impossible et du réel, mais du réel comme impossible, c'est-à-dire comme ce qui ouvre justement sur un moment créateur.

La troisième question portait donc sur le principe anti-principe. Je proposais cette formule parce que, finalement, si je dis « le principe de jouissance », on pourrait se dire : « en voilà un troisième que nous avons sous la main » et donc nous allons prendre l'un et l'autre, alors que ce principe, justement, il n'existe que parce que je ne me base pas sur un fondement qui est donné. Je ne peux pas dire que je vais appliquer maintenant la théorie du principe du principe de jouissance, ou la théorie de l'inconscient éthique, que sais-je, ça ne se présente pas du tout comme ça. Ce qui fait que le psychanalyste, pour autant qu'il est vraiment psychanalyste, c'est-à-dire pour autant qu'il invente la psychanalyse chaque fois, enfin autant que possible chaque fois, à chaque moment – c'est quelque chose naturellement qui se fait comme on peut – mais pour autant qu'il invente à chaque fois l'analyse, il réinvente chaque fois à nouveau sans un fondement précis. Il n'a notamment pas le fondement du divan sur lequel il pourrait s'appuyer, ou de son fauteuil, et tout se passe on le sait, de plus en plus, dans les à-côtés de ce qui nous rassure, les accoudoirs du fauteuil ou le bon divan bien moelleux. Ça se passe pas comme ça, ça se passe là où on a rien pour s'appuyer !

A M. — Tu dirais que c'est une poësis ?

CH. F. — Exactement ! Toujours en acte ! C'est ce qui fait le côté passionnant de notre métier, c'est une vraie poësis à chaque coup, enfin autant que possible. On n'est naturellement pas à la hauteur, mais c'est ça l'enjeu.

Pour la quatrième question, je te remercie particulièrement aussi pour cette question de demander d'explicitier la deuxième formule que j'ai donnée de l'impératif, donc de respecter la structure de l'inconscient, en tant qu'elle est toujours en jeu, qu'on doit toujours en tenir compte. Pas seulement la structure de l'inconscient chez nous, chez l'analysant, mais aussi en dehors. Et en fait, ça s'impose à partir du moment où on se met dans l'idée que toute la réalité peut et doit être vue du côté et par la lunette, si on peut dire – mais c'est une lunette très large - de l'inconscient. Autrement dit, si nous avons à faire par exemple à des analysants qui nous parlent de sévices dont ils ont été la victime, la question n'est pas tellement d'essayer de préciser les acteurs de ces sévices etc., mais de saisir la structure de l'inconscient qui se joue en eux, et qui éventuellement est déjà aussi chez le tortionnaire. Je ne dis pas qu'il faut rester d'une neutralité, dire « Le tortionnaire c'est quand même rien que l'inconscient, ce n'est pas grave » ! Pas du tout, mais c'est toujours mettre le fonctionnement de l'inconscient en première place, avant toute question du sujet. Et on aurait avantage à entendre ça notamment dans les supervisions, où on voit des gens qui dans des institutions sont aux prises avec des collègues qui éventuellement ne font pas du tout ce qui serait attendu d'eux, pour une raison ou pour une autre, le propos ce n'est pas d'essayer de mettre les choses bien en place, mais de pouvoir conduire la personne qui s'interroge à se situer elle-même vis-à-vis de ses collègues, comme s'il y a quelque chose de l'inconscient qui est en jeu et donc de pouvoir questionner ça à partir de là, plutôt que de dire : « On ne fait pas comme ça, c'est contre l'éthique de la profession, etc ». Mais au contraire prendre quiconque on rencontre comme quelque chose de l'inconscient qui peut surgir, dans une véritable rencontre.